

Philippe Mascaro

Tarpeium

Pic de la Mirandole
Éditions

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-4781-1

© Philippe Mascaro

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

I

De son poste d'observation, Jacques embrassait quatre à cinq cent mètres goudronnés qu'il connaissait bien. Le petit raidillon des Bozeaux, qui lui donnait toujours un peu de mal quand il l'attaquait en vélo, et la belle descente où il se lâchait après le virage. Il esquissa un sourire en voyant une gamine qui peina et zigzaguait dans les Bozeaux. Il la reconnut tout de suite. C'était Elsa, la petite Damour, la fille du receveur des postes. Tiens, il ne l'avait encore jamais vue en vélo. Pas étonnant qu'elle ait du mal !

Mais en quelques secondes, le sourire de Jacques devint une horrible grimace. A droite c'était le raidillon des Bozeaux qu'Elsa venait d'effacer difficilement. Elle était maintenant dans le virage. A gauche, la descente qu'Elsa allait entamer, c'était pour ceux qui arrivaient en face le raidillon de Percepied, celui qui longeait le champ de la ferme du même nom.

Une voiture avalait le raidillon à vive allure. Et Elsa qui ne tenait pas sa droite et qui venait de se relâcher au sommet de la petite côte. Et Elsa qui commençait de descendre au beau milieu de la route. Le conducteur de la voiture faisait crisser les freins mais c'était inutile. Elsa a vu trop tard la voiture. Elle a donné un coup de guidon mais elle devait être fatiguée ou elle n'avait pas l'habitude. Elle s'est déportée dans le mauvais sens.

Alors que la voiture tentait une manoeuvre désespérée pour gagner à droite, Elsa est partie à gauche. Jacques a hurlé en assistant au terrible vol plané. Le vélo est allé d'un côté, la petite de l'autre.

La scène qui suit se passe comme dans un film. En une seconde, un homme s'extrait de la voiture et court au chevet de la gamine. Il est visiblement affolé. Il se penche vers elle, pose sa main sur son visage. Jacques entame un geste pour dévaler le talus où il se trouve et se précipiter en contrebas mais, il ne sait pas alors pourquoi, il s'arrête net et se cache derrière un buisson. Il vient de reconnaître l'homme. La cravate est desserrée sur la chemise bleue impeccable. Le visage toujours avenant à la télévision est ici décomposé mais c'est bien lui !

Il ouvre son sac, saisit le Mamiya, pratique quelques réglages et commence à mitrailler la scène. Il sait ou croit savoir à l'avance ce qui va se passer.

Avec son zoom, il voit le sang qui coule sur le côté de la tête d'Elsa. L'homme lui prend le pouls, soulève ses paupières, fait mine d'écouter sa respiration. Jacques sent nettement qu'il commence à paniquer. Il l'a en gros plan dans son viseur. Il le voit s'accroupir puis se relever, plusieurs fois. Il parle tout haut. Il regarde comme un fou autour de lui, se lève encore, se rabaisse, met à nouveau sa main sur le visage de l'enfant, se relève, fait quelques pas, regarde de tous les côtés, et puis part en courant vers sa voiture. Jacques photographie la plaque minéralogique. La voiture démarre puis s'arrête. L'homme ressort, court à nouveau vers la fillette, prend une de ses mains, puis l'autre. Jacques voit les bras retomber lorsque l'homme les lâche. Il parle tout seul avant de revenir une nouvelle fois à sa voiture et de démarrer en trombe.

Jacques dévale cette fois le talus. En quelques secondes, il est au chevet d'Elsa. La petite est bien morte. Alors il ne réfléchit plus. Avec son portable, il appelle les pompiers. Puis le maire.

Plus tard, au cours de l'enquête, il dira qu'il était dans la cabane quand il a entendu le bruit des freins, avant celui du choc. Il affirmera être arrivé aussi vite que possible sur les lieux mais il n'a pu qu'entendre, pendant qu'il courait, le bruit de la voiture qui fuyait à toute allure. Sur place, il n'avait trouvé qu'Elsa et il était trop tard. Le vélo était de l'autre côté de la route. Jacques n'évoqua jamais ni l'identité du conducteur, ni les photos qu'il avait prises.

II

Paul Louvel était vraiment content de lui. Il ne pensait vraiment pas réussir à se sortir si rapidement de ce pensum. Déjà avant de partir, il n'espérait même pas parvenir à semer si facilement sa garde rapprochée.

Comme d'habitude, Pesquet ne lui avait pas dit toute la vérité. « Il n'y en aura que pour pour une heure sur place », avait-il affirmé. « Ce sera en petit comité. Le temps de remettre la décoration. Un petit discours à la mode Pesquet. Du sucré et un peu de salé. L'accolade au récipiendaire. Le verre de l'amitié. Quelques photos et tu pourras reprendre la route de Paris ».

Des blagues tout ça ! Un déjeuner expédié pour rien puisque le chauffeur s'était fait attendre, en retard de dix minutes, ne pouvant plus ainsi éviter les embouteillages de sortie de Paris. Si seulement Pesquet avait prévu les motards !

Mais c'est vrai que c'est lui qui n'en avait pas voulu. Paul avait son idée depuis le début. Il ne voulait pas rentrer au ministère, ni chez lui d'ailleurs, après avoir décoré ce vétéran du syndicalisme agricole.

Mais pour cela, il avait fallu ruser. Et d'abord déposer son propre chauffeur devant le ministère en lui offrant royalement son samedi

après-midi.

- Mais, monsieur le ministre, ce n'est pas possible, Monsieur Pesquet ne sera pas content. Il m'a absolument demandé de vous accompagner. Il a vraiment insisté.

- Pesquet joue trop les nounous. Vous m'avez dit que vous ne voyez jamais votre fils le week-end et cette petite réception n'est qu'à moitié officielle. Je n'ai pas les motards. Plus j'arrive discrètement, plus vite j'en repartirais. Moi aussi, mon vieux, j'ai envie de commencer mon week-end.

- Monsieur le ministre, si vous saviez comme je suis ennuyé. Monsieur Pesquet va m'en passer une !

C'est incroyable quand même cette manie qu'ils avaient tous, dans son équipe, du moindre conseiller jusqu'au chauffeur, de toujours en référer à Pesquet, son ami certes, mais avant tout seulement son directeur de cabinet. Paul en était vraiment contrarié, vivant de plus en plus difficilement le déséquilibre qui s'instaurait entre l'apparence du pouvoir qu'il détenait et la gestion du trousseau de clefs qu'il savait entre les mains de Jean-François Pesquet depuis l'accord qui les liait, cela faisait déjà une bonne vingtaine d'années.

Paul avait rarement l'occasion de conduire. Il n'arrivait même pas à se souvenir d'une vie sans chauffeur. Il avait été maire très jeune et, depuis, il n'avait jamais eu de voiture à lui. Françoise, sa femme, en avait une mais c'était tellement la sienne que, lorsqu'ils avaient un trajet personnel, ce qui était plus qu'exceptionnel, il s'asseyait machinalement à la place du passager.

Il avait été le premier ou l'un des premiers à s'asseoir à côté du chauffeur. Un choix de « gauche » ricanait-il, qui avait agacé tous ses pairs du parti, obligés pour la plupart d'entre eux de « passer à

l'avant », non sans gêne ou répulsion. C'est toujours lui qui donnait ainsi le ton. Il sentait d'instinct ce qu'il lui fallait faire pour qu'on oublie la cuillère en argent de son enfance protégée, sa réussite facile, ses airs supérieurs d'énarque et même ce côté « beau gosse » qui ne cadrerait pas avec les mânes de Jaurès et de Blum. Quoique Mitterrand à son âge n'était vraiment pas mal !

Cette comparaison avec le Mitterrand conquérant de la fin de la Quatrième le flattait et l'énervait. Car ce Mitterrand là s'était aussi égaré dans les jardins de l'Observatoire et avait du prendre la file d'attente derrière De Gaulle et patienter après Pompidou et Giscard avant de doubler Chirac de justesse. Paul Louvel, lui, voulait prendre son gain dès le premier essai. Les présidentielles étaient maintenant dans moins d'un an et il n'avait plus de rival à gauche. C'est à dire qu'il n'avait plus de rival du tout du fait de l'atomisation de la vie politique française depuis l'élection de la candidate du Rassemblement National à la présidence de la République, quatre ans plus tôt.

Paul avait secrètement souhaité cette victoire même s'il avait poussé des cris d'orfraie lorsqu'elle avait commencé à se dessiner. Une courte majorité avait assuré le triomphe inespéré d'une France radicalisée, arc-boutée sur ses vestiges d'identité. La stratégie du « Front Républicain » n'avait cette fois pas fonctionné, abîmée par les ambiguïtés et les contradictions du président sortant.

C'était aux yeux de Paul le scénario idéal pour son salut personnel et celui du « parti des Gauches » qu'il avait contribué à fonder sur les débris du PS et des groupuscules qui s'en étaient échappé. Il en attendait une situation de chaos et n'avait pas été déçu. Les élections législatives qui avaient suivi la présidentielle traduisaient déjà le réveil des Français, effrayés de leur propre audace au bout d'un mois.

La fragmentation des opinions empêchait toute majorité d'émerger.

Le gouvernement minoritaire de François Beaumont avait plongé le pays dans tous les abîmes. Il s'était pourtant maintenu près de 18 mois faute d'une coalition cohérente pour le renverser. Plusieurs motions de censure, émanant des différentes pièces du patchwork parlementaire, avaient échoué de peu, minées par les braises qui consumaient les oppositions. La sixième tentative avait été la bonne. La présidente n'avait pas trouvé de solution de rechange et s'était résolue à la dissolution de l'Assemblée.

Cette fois, les formations politiques qui s'affirmaient « républicaines » s'étaient entendues pour ne pas sentir à nouveau le vent du boulet. Une alliance de « salut public » s'était imposée après un nouveau scrutin législatif qui n'avait dégagé aucune majorité claire. Les centristes, les Républicains, une fraction des écologistes et le parti des Gauches s'étaient rassemblés dans un « méli mélo » à peu près présentable.

La chef de l'État avait puisé dans ce brouet le candidat le moins hostile pour l'installer à Matignon. Ce fût la chance d'Etienne Beau, esprit brillant mais jusque là marginalisé à la droite des Républicains. Courtois, élégant, respectueux de ses adversaires, il étonnait dans la défense des positions d'une droite radicale, qu'il exprimait d'une voix mesurée. Il avait réussi à traverser deux décennies de vie parlementaire sans se faire le moindre ennemi ! Personne n'attendait qu'il fût choisi par l'Élysée pour former un Gouvernement. La tentation des chefs des différents partis contraints à l'unité avait d'abord été de refuser de se faire imposer un chef de file aussi improbable. Mais comme ils se récusaien les uns les autres, ils finirent par voir en Étienne Beau un pis-aller commode.

Au sein de ce gouvernement sans colonne vertébrale, juste uni dans sa détestation de la locataire de l'Élysée, Paul Louvel avait obtenu le ministère des Affaires Sociales. Depuis deux ans, il y avait fait sa pelote au détriment des autres leaders du cartel. La plupart d'entre eux avaient choisi d'entretenir une guérilla quasi violente avec la présidente. La cohabitation mettait la France à feu et à sang. Le Premier ministre s'était épuisé à dégager une ligne politique à peu près cohérente, cherchant sans cesse des compromis entre ses puissants ministres uniquement préoccupés des intérêts de leur formation et l'oeil rivé sur la prochaine échéance présidentielle.

Chacun menait ainsi une guerre en son nom et l'alliance gouvernementale prenait l'eau de toute part, lassant les Français autant exaspérés par la présidente que par ses opposants. Paul avait très vite compris l'erreur stratégique de ses pairs et n'avait pas fait chorus avec leurs imprécations de putschistes légaux. Il s'était concentré sur les missions de son ministère, particulièrement sollicité par l'ampleur des désastres économiques et sociaux qui s'empilaient dans une France mise en panne par l'ensemble de ses dirigeants.

Il avait conquis l'opinion à travers ses combats pour sauver les usines et les entreprises fermées au forceps par les fonds étrangers qui se débandaient après avoir consommé les subsides que l'État français leur avait octroyé pour les attirer. Omniprésent sur les sites industriels concernés, il ferraillait avec les directions pour freiner leur exode ou obtenir le maximum de compensation pour les salariés. La présidente soutenait sa démarche anti-libérale qui crispait à l'inverse une bonne part de ses collègues du Gouvernement.

Sa croisade pour les relocalisations, le Made in France ou l'économie circulaire avait pris à contrepied ses propres militants. Il s'enflam-

mais pourtant à les convaincre que la Gauche devait revenir au peuple et à ses valeurs. Il n'entendait pas laisser à l'Élysée le monopole du protectionnisme. Certains hiérarques du parti s'étouffaient mais les sondages approuvaient ses choix.

Au nom des intérêts des travailleurs ou des agriculteurs français, il affichait des positions iconoclastes dénonçant les accords de libre-échange signés ou négociés par l'Union Européenne comme toute politique qui transformait les frontières en passoire pour l'immigration.

Paul Louvel s'était également attiré les faveurs des syndicats par son rôle de rempart face aux offensives du bloc libéral du Gouvernement qui voulait remettre sur la table la réforme des Retraites et imposer une toilette du Code du Travail qui érodait davantage encore les droits des salariés.

Même les écologistes lui tressaient quelques couronnes pour ses mantras sur la transition énergétique, le développement durable ou la lutte contre le gaspillage.

Paul Louvel était ainsi devenu « un bon client » pour les chaînes de télévision et les stations de radio. Charismatique, beau parleur, pédagogue, sachant manier l'humour, il maîtrisait ses dossiers et préférerait débattre du fond des choses plutôt que d'invectiver un adversaire. Dans un paysage politique marqué par des affrontements violents, sa parole était devenue une sorte d'oasis de bienveillance. Il n'attaquait personne, préférant défendre ses idées avec passion et compétence et cela plaisait aux français.

Il était ainsi devenu leur personnalité politique « préférée » dans les différents sondages qui mesuraient la popularité. A un an des élections présidentielles, sans avoir formellement annoncé sa candida-

ture, il était toujours placé en tête des résultats du premier tour quels que soient les autres postulants. Au second tour, il les surclassait tous.

Paul ne laissait rien au hasard. Il avait engagé un trio de petits génies, geeks passionnés, d'une vingtaine d'années, qui l'avaient initié aux réseaux sociaux et, depuis, géraient pour lui une efficace toile d'araignée, qui portait son image branchée sur Facebook, Twitter, Instagram, LinkedIn, Snapchat ou TikTok. Paul était d'autant plus heureux de s'être engouffré dans cet univers de contacts virtuels qu'il y échappait totalement au contrôle de Jean-François Pesquet qui détestait ces « dérives » auxquelles, en plus, il ne comprenait pas grand chose. Il passait de plus en plus de temps avec ses jeunes trublions dont il devait malgré tout modérer les provocations. Le « Paul Louvel » qu'ils ciselaient pour ses nombreuses communautés faisait quelquefois le grand écart avec l'image plus « tradi » du ministre creusant son sillon que véhiculaient les articles que lui consacraient Le Monde, Libé ou même Le Figaro.

Paul était content finalement d'être seul au volant. C'était tout simplement euphorisant de se repasser le film de ces deux années quasi parfaites où son rêve prenait corps. Son quotidien de ministre-futur Président ne lui laissait pas la moindre seconde. Un emploi du temps réglé comme du papier à musique qui commençait avec l'arrivée immuable de son directeur de cabinet à 7 heures tapantes. Qu'il entre directement dans l'appartement du ministère dont il avait les clés où qu'il sonne à l'interphone de l'hôtel particulier familial, que sa femme n'avait jamais voulu quitter, Pesquet donnait le top-départ d'une journée toujours aussi remplie. Françoise Louvel le détestait. Tout lui était insupportable chez lui mais le pire était les premiers

mots prononcés lorsqu'il ouvrait la porte après avoir monté l'escalier quatre à quatre. Ils étaient invariables :

- Sept heures tapantes, Françoise, l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt. Paul est prêt ?

Bien sûr que Paul était prêt. Rentré après minuit, il lui suffisait de quatre ou cinq heures de sommeil pour être d'attaque !

Waze l'emmena sans difficultés à bon port. Il ne fallait pas manquer la bonne sortie sur l'autoroute et le reste allait tout seul. Paul s'attendrissait en regardant le paysage. Il pensa à la Force Tranquille de 1981. Tonton était un malin. La campagne, les racines, c'est indémodable. Finalement, il avait bien fait d'accepter cette petite corvée villageoise. Il en tirerait son lot d'anecdotes sur la « vraie France » qu'il distillerait dans la semaine sur les plateaux de télévision et dans les studios des radios. Il y aurait même sans doute matière à un petit tweet !

A peine avait-il dépassé le panneau d'entrée du village qu'il devina qu'il était repéré. Ils avaient installé un guetteur avec un portable. Comme il avançait à cinquante, légalisme oblige, la nouvelle porta plus vite que sa voiture et l'agitation était palpable cent mètres avant la mairie. La gendarmerie avait pris ses quartiers même si Pesquet avait exigé un dispositif allégé. Son fidèle cerbère avait interdit au préfet de se croire obligé d'être là. Paul y tenait pourtant car ils étaient de même promo rue des Saint-Pères et, déjà à l'époque, il ne pouvait pas le supporter. Il avait accepté le sous-préfet à condition qu'il attende à l'intérieur.

Il usait beaucoup de cette stratégie. Le nouveau gouvernement n'avait pu changer que la moitié des préfets et celui-là était un beau réac, comme son sous-préfet. Le ministre était heureux de montrer le

peu de cas qu'il en faisait. Toute la semaine, le haut-fonctionnaire jouait les vice-rois, avec les élus à sa botte. Alors, l'occasion était trop bonne de le mettre publiquement au placard. Toujours une bonne posture de « gôche » pour faire passer le reste, ce n'était pas au vieux singe Louvel qu'on apprendrait à faire des grimaces !

Devant la mairie, c'était la foule des « petites gens » que Paul adorait voir se presser autour de lui. Il aimait physiquement le contact. Il embrassait les enfants autant qu'on lui en présentait. Il avait la poignée de main facile et le poignet solide. Il avait stationné la voiture à cinquante bons mètres de l'édifice pour se payer le plaisir d'entrer dans la masse, comme il l'enseignait aux jeunes militants qui buvaient ses conseils. Il sentait le murmure qui le portait de loin, amplifié de bouches à oreilles. Lui, Paul Louvel, un des hommes les plus puissants de France, peut-être le vrai roi demain, venait d'arriver dans la bourgade, sans motards, sans chauffeur, sans conseiller ni directeur de cabinet. Le symbole était fort. On ne pouvait pas être plus proche d'eux. Il était l'un des leurs et ils le voulaient pour chef.

Le quotidien local, prévenu par le correspondant, avait dépêché un tandem journaliste-photographe et ils s'en donnaient à coeur joie. Le journal était loin d'être de gauche mais Louvel ne serait pas mécontent de sa photo en première page dans l'édition du dimanche. Droit, souriant, venant de fermer la portière de sa voiture, il avançait déjà les mains vers la population du village.

Comme la partie était déjà gagnée au moment où elle commençait, Paul trouva vite le temps long. Il aimait qu'on l'aime mais mieux valait varier les partenaires. Une fois bien aimé par la cinquantaine d'invités qui avaient été admis dans la salle du conseil municipal, il n'avait qu'une envie : être aimé par d'autres et ailleurs.

Mais il fallait boire le calice jusqu'à la lie. Pesquet connaissait son affaire et l'avait initié en quelques phrases aux rites locaux. Il avait caressé dans le sens du poil qui il fallait et battu froid ceux qui le méritaient et dont le dépit était sans danger.

Comme toujours, il sortit de la poche de sa veste les quelques fiches où Pesquet avait rédigé son petit discours. Le temps d'y puiser ce qu'il ne pouvait inventer sur le parcours de l'heureux médaillé et il pouvait prononcer la phrase qui faisait toujours mouche :

- Mon directeur de cabinet m'a préparé comme d'habitude un très bon discours qui va vous ennuyer et qui va m'ennuyer aussi, alors mes chers amis, je range tout cela dans ma poche et je vais vous parler avec mon coeur !

Cela marchait à tous les coups. Cela marchait même trop bien car tous ces « chers amis » d'un jour se sentaient tellement « amis » qu'ils ne voulaient plus le lâcher. Les nouveaux rites s'imposaient même dans les zones rurales et il fallait sacrifier aux obligations des selfies avec quasiment tous les présents. Les dizaines de clichés partaient ensuite en boucle sur la grande toile, démultipliant son image de proximité qui compensait le côté quelquefois « techno » de ses interventions télévisées. Mais cette fois, la coupe était presque pleine car le médaillé avait une ribambelle de petits enfants, tous fusionnant avec leur iPhone, acharnés à multiplier les poses du grand-père et du ministre !

Paul s'était donné une limite : être dans sa voiture à 17h30. Mais toutes ses tentatives d'esquive avaient fait chou blanc. Le pire avait été le journaliste qui s'était approché à « moins-le-quart », en lui confiant à l'oreille :

- Monsieur le ministre, j'ai vu que vous étiez pressé, je vais vous

sortir de là.

Prétextant une interview, le rédacteur put escamoter le ministre en obtenant du maire, du médaillé et du sous-préfet qu'ils le laissent raccompagner seul le grand homme à sa voiture. Le quatrième pouvoir du média était tel que chacun cacha sa déception de n'être pas le dernier visage qui se pencherait à la vitre ministérielle.

Hélas pour Paul, le coup de main n'était pas désintéressé et il perdit dix minutes à répondre sans conviction à des questions sans portée. Il obtint à son tour son visa de départ en empêchant une dernière question en en posant lui-même une autre :

- Dites-moi ami, je dois rejoindre l'autoroute par la D13 mais il y a pas mal de virages avant d'arriver ici. N'y a t-il pas un autre moyen ?

- Il y en a un, monsieur le ministre, je suis de pas loin et je connais bien nos routes. Ne partez pas par où vous êtes arrivé. Quittez le village en sens inverse et, à la sortie, prenez la première route à droite. Faites deux kilomètres à peine et vous retrouverez la 13 en évitant les virages.

Paul Louvel jeta sa reconnaissance dans une poignée de main maçonnerie et s'engouffra dans sa voiture qui démarra rapidement pendant qu'il rendait de profonds saluts à la petite foule toujours au garde à vous devant la mairie.

La DS7 Crossback allait tellement vite que le ministre se rendit compte aussitôt qu'il avait manqué le raccourci à droite qu'il ne pensait pas être aussi proche de la sortie du village. Il s'en irrita plus qu'il ne pensait. L'heure s'affichait dans l'habitacle, électronique et fatidique : il allait être 18 heures. Il savait maintenant qu'il ne serait jamais à Rambouillet à l'heure prévue. Rachel n'aimait pas qu'il soit en retard dans les rares occasions où ils pouvaient être vraiment

seuls.

Paul appuya sur l'accélérateur mais la route ne se prêtait pas aux grandes vitesses. Il fallait sortir au plus vite de ces chaussées campagnardes. Il prit un peu large le virage suivant et amorça une courte montée. Il vit trop tard le vélo qui zigzagait.

III

Jacques Labouret se sentait bien. Depuis le début de l'après-midi, sa patience avait été récompensée. Chaque année, au printemps, il redonnait vie à une modeste cahute de guet, en lisière du Bois des Gardes. Il se réjouissait, adolescent déjà, d'en avoir transformé l'usage, certain qu'elle avait abrité quelques générations de prédateurs humains, le doigt sur la gâchette. Lui aussi tenait ses proies dans la mire de son objectif. Mais quand il appuyait, il capturait la vie dans son appareil, la laissant à l'oiseau dont il avait suivi le ballet pendant des dizaines de minutes avant de se décider à emprisonner l'image choisie.

Cet après-midi, il était arrivé un peu tard. Le samedi précédent, il avait attendu en vain le retour des fauvettes à tête noire. Mais cette fois, avant même d'être en place, il avait entendu leurs cris secs et forts, comme le bruit de deux cailloux qui s'entrechoquent. Ses fauvettes étaient là, à nouveau, comme chaque année. La dernière fois qu'il les avaient vues, c'était à la fin de septembre.

Elles venaient de passer l'automne et l'hiver dans le sud de l'Espagne ou en Afrique du Nord et elles étaient de retour, fidèles, au même endroit. Jacques, qui les observait depuis des années, était sûr

qu'elles connaissaient sa présence et qu'elles savaient, en revenant, qu'il serait là pour les accueillir.

Il y avait seulement sept ou huit mâles qui venaient occuper leur territoire et chantaient à tue-tête pour éloigner les intrus et les concurrents. Avant l'arrivée des femelles, il voulait photographier leurs premiers efforts pour confectionner les rudiments des nids. Ce spectacle, qu'il connaissait par coeur, le fascinait toujours et il ne voyait pas le temps passer.

Il avait besoin de cette vie hors du temps des hommes pour domestiquer sa colère contre ses semblables. Comme ses chers migrants, lui aussi était de retour après un long parcours pendant lequel ses ailes s'étaient abîmées et où il avait du, plus d'une fois, se poser en catastrophe sans pouvoir résister au vent contraire.

Il y a bien longtemps, Jacques, pourtant, avait été heureux de quitter cet horizon borné où il croyait étouffer. Ce fils de cul-terreux avait échappé à l'hérédité des champs grâce à la ténacité de l'instituteur du village.

Il s'était d'abord laissé griser par les tentations de la ville. Mais, les années de pension avaient redonné de la magie à la vieille ferme paternelle. Les fins de semaine et le temps des vacances le laissaient hybride, rat des ville et rat des champs, écartelé entre deux aimants. Il n'avait en tout cas jamais désappris le secret de ses bois, de ses chemins perdus et revenait toujours aux mêmes cachettes où il espionnait les miracles de la nature.

Lorsqu'il avait eu 14 ans, l'instituteur, qui était toujours en poste au village, lui avait offert le cadeau qui allait changer toute sa vie : le Mamiya M645 qui lui permettait de prendre 32 vues 4,5x6 sur du film 220.

Jacques ressentait physiquement ce prolongement de lui-même qu'était devenu l'obturateur à rideaux dont les vitesses pouvaient s'échelonner de 8 secondes à 1/500 ème de seconde. Au fil du temps, il s'était doté d'un véritable arsenal d'optiques et de viseurs et ne s'était jamais résolu à changer d'appareil même si son lourd Mamiya était difficile à manipuler. Il n'était pas non plus un modèle de discrétion, en particulier au moment du déclenchement. Mais on dirait qu'au fil des années, les oiseaux et les mammifères qu'il affectionnait et dont il suivait inlassablement la vie s'étaient aussi habitués à la respiration de l'appareil, jusqu'à en être rassurés.

Il avait été ce qu'on appelle un élève exceptionnel et même son père, d'abord rétif à des ambitions qui dépassaient ses rêves, avait fini par se gonfler d'une fierté d'autant plus étouffante qu'elle ne s'exprima jamais, tant le « père Labouret » était un taiseux.

Il se versa pour lui seul une belle larme lorsque son fils lui téléphona pour lui annoncer son succès au concours d'entrée à Centrale. Le vieil instituteur, toujours lui, qui avait pris sa retraite au village, avait trouvé les mots pour expliquer au père Labouret la signification d'une telle réussite.

Pendant les trois années qu'il avait passé à Châtenay-Malabry, Jacques n'était pas souvent revenu à la ferme. Le 645 n'avait guère servi et la petite cabane disparaissait sous les herbes folles. Il étreignait à peine son titre d'ingénieur lorsqu'une lettre de son père l'avait fait littéralement sortir de lui. Le père Labouret n'avait pu annoncer par téléphone une telle nouvelle. Il avait écrit et prévenu en peu de mots son fils que le « progrès », dont Jacques était maintenant un des acteurs, venait de supprimer le cadre de tout son univers, le creuset de la vie de tant de Labouret avant lui.

Il n'avait pas jusque là prêté foi aux inquiétudes paternelles sur le tracé de la bretelle d'autoroute qui, sur le papier, happait les bâtiments d'exploitation qui appartenaient aux Labouret depuis des générations. Il y avait tant de recours contre les projets, une mobilisation tellement forte dans le village et les alentours que Jacques n'avait pas voulu s'inquiéter. Son père n'était pas du genre à pétitionner, encore moins à manifester. Il avait espéré que son fils, avec ses diplômes, viendrait lui prêter main forte dans cette lutte du pot de fer contre le pot de terre.

Mais, Jacques était trop absorbé par ses études. Il ne s'était pas impliqué. Son père en avait eu un noeud dans l'estomac mais avait cessé d'en parler. Ce silence avait donné bonne conscience au fils qui pensait que les choses s'arrangeaient.

Mais le courrier reçu était sans appel. Tous les recours étaient épuisés. Les Labouret étaient expulsés, mal indemnisés qui plus est. Le père ne s'étendait pas sur ce qu'il ressentait. Il informait, c'est tout. Jacques était arrivé le lendemain. Son père n'avait rien à lui dire. Il lui a montré un empilement de documents sur la table. Jacques avait l'habitude des dossiers. Il lut tous les courriers administratifs puis juridiques. Son père avait collationné les articles de presse et les compte-rendus du comité de défense qui s'était battu avec l'énergie du désespoir mais qui n'avait été qu'un fêtu de paille face au rouleau compresseur de la raison d'Etat.

Il reconnaissait dans les animateurs de ce comité les noms de beaucoup de ses camarades de l'école primaire. La plupart étaient restés au pays, travaillaient avec leur père ou avaient pris sa suite. Plusieurs avaient perdu de belles terres, dévorées par l'autoroute et ce rapt de leur outil de travail compromettait leurs chances de poursuivre ce

métier ingrat, le seul pourtant qu'ils connaissaient. Tout le monde avait perdu un peu mais l'unique exploitation qui disparaissait en totalité, c'était celle du père Labouret.

A l'endroit même où Jacques se trouvait encore, dans la salle à manger, meublée comme elle l'était au début du 20ème siècle, dans cette maison où le temps semblait sans prise, se construiraient bientôt les bâtiments du centre d'entretien autoroutier et ceux abritant un peloton de gendarmerie.

Jacques se sentait envahi par la honte de son inaction, de son indifférence. Plus il s'informait du combat féroce mené par ses copains du primaire et par leurs pères, plus l'évidence s'imposait : le fils Labouret avait manqué à l'appel. Il avait manqué tout court. Il releva la tête et surprit le regard paternel qui l'observait pendant qu'il lisait. Il n'avait rien à répondre à ce regard. Il ne réussit même pas à le soutenir.

Le regard de Jacques était maintenant envoûté par l'incessant va-et-vient d'un mâle prisonnier sans le savoir de l'objectif du Mamiya. La calotte noire luisante plongeait sans cesse et ramenait quelques herbes sèches ou, si la chance lui souriait, une chenille imprudente. Les buissons alentours zinzinulaient des notes mélodieuses du petit groupe des premiers arrivants. Cette harmonie lui faisait du bien. Il avait du respect pour tous ses petits amis qui savaient si bien défendre leur territoire lorsqu'ils l'investissaient chaque année. Il aimait aussi tendrement les rouges-gorges qui, eux, défendaient le leur tout au long de l'année.

Jacques n'avait pas su défendre son territoire. Il l'avait abandonné, il avait laissé le champ libre aux prédateurs. Le père Labouret n'avait pas attendu la date limite imposée pour l'expulsion. Il s'était pendu

le lendemain même du départ de son fils, retourné à Paris pour un flatteur entretien d'embauche. Il n'avait pas laissé de lettre.

Jacques avait alors touché le fond. Il pensait qu'il avait lui-même tué son père. Le jeune Centralien avait reçu une dizaine de réponses favorables aux candidatures qu'il avait présenté en sortant de l'Ecole. Mais, il ne donna suite à aucune de ces offres. Il avait touché les indemnités de la spoliation, l'argent du meurtre de son père, c'était les mots exacts qu'il employait.

Il avait ensuite disparu pendant près de deux ans. Il avait voyagé, vu du « pays ». Il ne voulait pas être là au moment où les engins engloutiraient la vieille bâtisse des Labouret.

Un jour, il était revenu au village. On l'avait reconnu. Un taxi l'avait déposé pas très loin du hameau où les Labouret avaient vécu. Il avait marché longtemps pour approcher le groupe de bâtiments qui avaient fait table rase du passé de sa famille. Tout ce qu'il chérissait avait irrémédiablement disparu. La zone à l'Ouest du village était défigurée par la verrue d'une sorte de petit lotissement et par le ruban froid de la bretelle qui se raccordait à l'autoroute un kilomètre plus loin.

C'est à pied que Jacques avait contourné le village pour arriver au bois des Gardes, tout à l'Est. Il avait alors aspiré avec force la terre, l'herbe et les arbres. L'homme n'avait pas encore frappé de ce côté là et la vie s'y était maintenue. Le silence régnait autour de sa cabane. Il eut du mal à y entrer et se blessa en écartant les ronces. Il dégagea non sans difficultés l'ouverture qu'il s'était ménagé dix ans auparavant. Il se fit tout oreilles et donna son premier sourire au ouïta-ouïta de la mésange nonnette.

Il avait appris que son ancien instituteur était mort l'année précédente. C'était peut-être mieux. Il aurait probablement souffert de voir

« son petit ingénieur » installé dans la nouvelle maison qu'il avait acheté, à l'écart du village. C'était celle qu'avaient occupé dans des temps reculés les gardes du château. Jacques en avait bien fini avec ses ambitions de jeunesse. Il avait décidé de vivre dans le village où il était né. Mais son retour au pays laissait comme une gêne. On lui en voulait finalement d'avoir cherché à être différent. On lui en voulait de n'avoir pas été là quand il l'aurait du. A la limite, le village se serait satisfait de commenter avec fierté son brillant parcours ailleurs, en se contentant de rares visites à la Toussaint, pour se recueillir sur la tombe de ses parents.

Mais, ici, parmi cette population laborieuse dont l'horizon restait borné, il faisait un peu tache. Il avait créé un cabinet de conseil au chef-lieu d'arrondissement. Au village, on ne savait pas quels « conseils » il dispensait ni même qui en bénéficiait. Il n'avait pas l'air de rouler sur l'or en tout cas. Le maire n'avait pu faire mieux que de lui proposer une place au conseil municipal et il y participait studieusement, sans chercher à en imposer. Un étranger qui aurait assisté impromptu à l'une des séances n'aurait pas deviné les hautes destinées qui avaient été promises à ce conseiller peu bavard, passant son temps à prendre des notes.

Pourtant, Jacques Labouret avait fini par se faire un nom. Pas au village, mais dans tout le reste du département. Il y avait gagné un sobriquet. Jacques, c'était « l'écolo » même s'il n'était pas encarté chez les Verts. C'était un agitateur de terrain, toujours en première ligne pour empêcher l'ouverture d'une carrière de pierres ou d'une décharge publique. Il n'avait pas son pareil pour contester la moindre extension d'une période de chasse ou pour traquer l'épandage de lisier d'un gros éleveur de porcs.

Son coup d'éclat avait été de bloquer pendant deux ans la déviation de la ville sous-préfecture, pourtant considérée comme prioritaire, au motif qu'elle supprimait une zone humide protégée. Le préfet, les élus et même une partie de la population le considéraient comme un fou parce qu'il préférait le bonheur de la Foulque macroule ou du Pipit farlouse à la qualité de la circulation automobile.

Il était ainsi devenu un véritable expert de la législation tant française qu'européenne sur les questions environnementales. Il s'était battu sur tous les fronts. Il avait mobilisé l'opinion locale et les médias le présentaient comme une sorte de chevalier blanc ou plutôt vert. Avec la Ligue de Protection des Oiseaux, il avait introduit des recours tous azimuts qui avaient considérablement retardé les travaux. Certes, en définitive, il n'avait pas eu totalement gain de cause. Mais, le tracé avait été légèrement modifié et une partie de « son » marais avait été sauvé. Depuis, on craignait son arrivée sur un dossier et il n'était pas rare qu'on le consulte en amont, ne serait-ce que pour sonder sa capacité de nuisance.

Jacques savourait ces batailles. Si elles ne lui faisaient pas oublier son injustifiable absence lorsque son père n'attendait que lui, elles lui donnaient l'occasion de réparer, un peu, les torts dont il n'avait jamais cessé de s'accuser. Mais s'il n'arrêterait jamais de pourfendre les prédateurs humains, Jacques ressentait la vanité de ces combats dérisoires qui ne satisfaisaient que son irrépressible besoin d'agir. Il fallait qu'il élève des barricades à tout propos mais il devait reconnaître que ses adversaires, et ils étaient si nombreux, finissaient toujours par les balayer. Il avait cherché le moyen de faire davantage, d'infliger au « système » dans son ensemble une défaite définitive mais il ne pouvait que rugir de son impuissance.

C'est pour cela qu'il attendait autant le retour des fauvettes à têtes noires ou, la semaine suivante, celui des linottes mélodieuses. Il connaissait à la perfection le calendrier des migrations et il disposait maintenant d'une dizaine de sites d'observation dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres, même s'il privilégiait toujours sa vieille cabane de gamin. Ses absences, longues et imprévisibles pour qui ne savait rien des rites de la nature, déroutaient ceux qui l'approchaient, davantage même encore que son obstination à protéger tout ce qui n'était pas « humain ». Nombreux étaient ceux qui n'arrivaient pas à comprendre le logiciel d'un homme qui pouvait passer en peu de temps de la surexposition médiatique du militant écolo au silence presque monastique d'un contempteur du règne animal et végétal.

Cette incompréhension n'allait pas sans un certain respect pour le « travail fini » du photographe des oiseaux, comme on l'appelait aussi. Jacques publiait en effet des ouvrages magnifiques ou organisait des expositions étonnantes qui lui donnaient une véritable aura d'artiste accompli. Le reportage qui avait été consacré à son premier livre sur les oiseaux au cours d'un 19/20 de France 3 Île-de-France avait quelque peu changé le regard généralement porté sur lui.

Jacques avait pris les clichés qu'il voulait. Il devait rentrer tôt de toute façon puisqu'il y avait une réunion du conseil municipal. Il avait déjà manqué une petite réception en mairie où un ministre en vue devait décorer en petit comité un des adjoints. Mais il avait décliné, n'ayant aucun goût pour les « mondanités ». Il avait stationné sa voiture comme d'habitude en contrebas, dans l'allée forestière. La longue séance de guet et la tension nécessaire le tenaient engourdi. Il se redressait toujours en sortant de la cabane et faisait quelques exercices de moulinet avec un bras, puis l'autre, pendant que le sac trans-